

S'écrire mode d'emploi

Je m'appelle Chloé Delaume. Je suis un personnage de fiction. Je le dis, le redis, sans cesse partout l'affirme. Je m'écris dans des livres, des textes, des pièces sonores. J'ai décidé de devenir personnage de fiction quand j'ai réalisé que j'en étais déjà un. A cette différence près que je ne m'écrivais pas. D'autres s'en occupaient. Personnage secondaire d'une fiction familiale et figurante passive de la fiction collective. J'ai choisi l'écriture pour me réapproprier mon corps, mes faits et gestes, et mon identité.

Je m'appelle Chloé Delaume. Je suis un personnage de fiction. Je maîtrise le récit dans lequel j'évolue. C'est mon mode de contrôle, de contrôle sur ma vie. La vie et l'écriture, les lier au quotidien. Injecter de la vie au cœur de l'écriture, insuffler la fiction là où palpète la vie. Annihiler les frontières, faire que le papier retranscrive autant qu'il inocule. Ca ne m'intéresse pas d'être juste écrivain.

Je m'appelle Chloé Delaume. Je crois que tout le monde l'a compris. Mon prénom est celui d'une héroïne de Vian, décédée fin d'ouvrage cancer du nénuphar. Mon patronyme aussi, je l'ai échafaudé. *L'arve et l'aume* d'Artaud, sa traduction d'Alice. J'ai dit : ce nouveau Moi ne fera pas que raconter. C'était en 99, mon corps était à la campagne. Bientôt il serait prêt à expérimenter.

Ce sera un témoignage. Je ne théorise pas. Je ne généralise rien, je suis les mains gantées dans mon laboratoire ; je manipule le ressenti, les souvenirs, la fiction. La manière dont s'opère toute reconstitution, la façon dont s'agencent entre eux les matériaux. Les formes que peuvent prendre un genre qui n'est pas anodin, ses variations et mutations, sa réaction au contact de techniques classiques ou très contemporaines. Je fais des tentatives, je ne suis même pas dans l'œuvre, juste dans la recherche. Certains objets s'avortent dans des précipités, d'autres résistent mieux à la publication. Je ne m'en préoccupe pas. Je les défends à peine. Seuls m'importent processus, tuyauteries, protocoles. J'explore, un point c'est tout.

Je pratique donc l'autofiction. J'utilise, comme mes pairs, le vécu comme matériau. Dans mon laboratoire je suis organisée, le passé à la cave et sur les étagères chaque souvenir étiqueté s'avère prêt à l'emploi. La mémoire est menteuse, la moindre réminiscence est toujours reconstruite, je ne fais confiance qu'au verbe pour en extraire toujours l'initiale quintessence. En médecine chinoise, le cœur est relié à la langue.

J'ai annoncé pour titre : *S'écrire, mode d'emploi*. *S'écrire* : mode majeur Je. Mode d'emploi : document expliquant le fonctionnement d'un objet ou d'un service. *S'écrire, mode d'emploi* = notice = synthèse des expérimentations.

Si j'avais la notice, ce me serait utile, un peu comme pour la vie. Pourquoi *s'écrire* en Je si ce n'est pour que la vie se mêle à l'écriture de façon renouvelée, si possible inédite. Pourquoi *s'écrire* en Je, et pas en marquise qui bien sûr, ça va de soi, sortirait à cinq heures.

S'écrire, non pas à nu, mais parfaitement à vif, sans le tissu soyeux de la fiction classique, sans les transferts, les masques et tous les ornements qui rendent plus confortables tant le pacte d'écriture que celui de lecture.

Démultiplier le Je, en faire une trinité. L'auteur, le narrateur, le personnage central. Décliner ces trois Je, tenter de les combiner, de les subdiviser, pour obtenir des formes kaléidoscopiques. A chaque livre, tourner le tube et scruter les motifs qui s'imposent aux miroirs. Complexifier le Je, *s'écrire* c'est aussi ça. Le choix de l'autofiction ne relève en rien d'une forme de facilité. Si le Je est spontané, il n'en est pas de même pour sa mise en fiction et sa scénographie.

Se prendre comme sujet, verbe et puis complément. Faire du Je une syntaxe, plus qu'une étude externe. L'autofiction n'est pas qu'une démarche littéraire, c'est dans le champ des possibles un vrai positionnement. Aujourd'hui, plus que jamais. Alors pourquoi ce choix, le choix de l'autofiction.

Pourquoi *s'acharner* à *s'écrire*, alors que l'horloge galvanise le roman néo-réaliste, et le règne du livre à bonne petite idée. Le livre à bonne petite idée = association d'un dispositif simple et efficace + un bon petit problème de société. Pourquoi *s'astreindre* au Je, alors qu'il est demandé de réfléchir sur le monde, jamais sur le Je-monde. Une piste : Christine Angot, *L'usage de la vie* : « Ceux qui écrivent des univers sains et ouverts, leurs livres sont moches et débiles ».

Faire acte d'autofiction. De façon frontale ou détournée, par l'allée principale ou les chemins de traverses. Toujours y revenir, car revenir au Je pour ne pas qu'il se noie dans le réel débordant de fictions collectives. Familiales, religieuses, économiques, politiques, sociales. Avènement des fables et du storytelling. Dissolution de l'individu dans le flux des fictions en cours. Songer aux travaux récents de Bernard Stiegler, *Mécréance et Discrédit, les sociétés incontrôlables d'individus désaffectés*. A Miguel Benasayag, aussi, *Le mythe de l'individu*. Conclure : écrire le Je = un acte de résistance ; autofiction = un geste politique. Ecrire le Je ne relève en rien du narcissisme, mais de l'instinct de survie dans une société où le capitalisme écrit nos vies et les contrôle.

S'écrire, mode majeur Je, pourquoi. Dans mon cas se décèle : problème identitaire. Mon Je est fragmenté, analyser de quoi il peut être constitué. Pour ça le décomposer ; les remugles du vieux Moi, l'actuelle Chloé Delaume, étudier chaque parcelle. Faire de l'autofiction une sorte d'hygiène mentale, parce que l'autofiction ira toujours plus loin que la psychanalyse. Diagnostic : bipolaire à tendance psychotique. Ne peut être gérée par un divan pluché, les ressorts risquent juste de lui filer le tétanos.

Préciser l'écriture, un mode conjuratoire. Ajouter : l'écriture peut être une thérapie, mais. L'important c'est de produire de la littérature. S'écrire est différent de consigner sa vie. Il s'agit de s'écrire, pas de se rédiger. Le mouvement implique une préoccupation esthétique, dans l'écriture comme dans la vie. Faire de sa vie une œuvre d'art, et d'une œuvre d'art sa vie. L'autofiction invite le lecteur à se pencher sur la façon dont s'écrit sa propre existence. Sur la place de son Je dans la vie.

Autofiction : comme en physique quantique le fait d'observer change l'état de ce qui est observé. Autofiction : le sujet n'observe pas seulement ce qu'il vit, le sujet vit ce qu'il observe.

Alors.

Je pratique donc l'autofiction. J'utilise, comme mes pairs, le vécu comme matériau. Dans mon laboratoire je suis organisée, le passé à la cave, le présent dans le chaudron. La mémoire est tricheuse, y compris l'immédiate. Je ne fais confiance qu'à la viande, au ressenti des nerfs, au fissuré des os. Le sujet n'observe pas seulement ce qu'il vit, le sujet vit ce qu'il observe.

S'écrire, écrire le Je, j'ai dit : mode d'emploi. Une démarche volontaire et un choix qui fait sens. A présent que le pourquoi a été abordé, la question reste comment. Comment. Comment s'écrire. Le réel, la fiction, les préoccupations esthétiques, comment ça se mélange, dans quel ordre, quels outils. Dans mon laboratoire, j'effectue des essais. Je tente de confectionner des textes autofictifs, ils sont de plusieurs types, en fonction des projets.

Parfois la vie suffit à nourrir le procédé. Parfois la vie précède, la vie marque le corps et le corps retransmet. A la langue d'effectuer le travail de conversion. Les mots comme la syntaxe doivent rester organiques. Je ne crois pas aux vertus de l'imagination.

J'en appelle aux exemples, aux livres que j'ai faits. Des romans, ça va de soi, comme autant d'épisodes. D'épisodes de ma vie, de traces de mes recherches. Une mise en fiction de mon état mental, de mon vécu, de mes quêtes et de ma reconstruction. Parce que je me reconstruis par la littérature. L'écriture et la vie, un pacte de lecture mais aussi, et surtout, un pacte de survie. Ce n'est pas de la pose, c'est la réalité. Lacan, une fois, a dit : *Le réel*,

c'est quand on se cogne. Mon écriture emploie une encre d'ecchymoses, seul un je plein de bleus peut y être décliné.

Classeur. Fiches. Expérience romanesque 01. 2000. *Les Mouffettes d'Atropos* : être monnaie vivante. Par les Moi fractionnés reconstituer l'expérience de la prostitution. Approche traditionnelle de l'autofiction. Les faits et événements sont strictement réels, le prisme de la fiction effectue son travail d'agencement et de stylistique. *Tout vu, rien inventé*. Un emprunt, une devise. Remarque : autofiction = un genre qui correspond à ma structure psychique.

Expérience romanesque 02. 2001. *Le Cri du Sablier* : dire l'enfance équarrie en pratiquant le vers blanc, parce que les asticots grignotent papa maman. Faire que la syntaxe soit meurtrie, à l'image du corps de l'enfant. Autofiction classique. *Tout vu, rien inventé*. Ce que je redessine, c'est mon ombre sur la pierre après Hiroshima.

Expérience romanesque 03. 2003. *La vanité des somnambules* : se pencher sur ce que peut-être le concept d'autofiction, et par là proposer une dramaturgie. Explications. De mon Je qui s'écrit, quatrième épisode. Chloé Delaume est un personnage de fiction pire que les autres, qui refuse de finir juste couchée sur papier. De la Somnambulie, elle guette un corps où s'incarner. Parce que le mien est vacant tellement je le déserte, c'est en moi qu'elle choisit désormais d'habiter. La mise en scène d'une lutte, d'une invasion. De la façon dont l'autobiographie bascule inéluctablement dans l'autofiction. Parce que la mémoire est menteuse, je le dis et redis, et cela ad libitum. Parce que les traumatismes souvent se fictionnalisent pour que la vie puisse être avec eux compatible. C'était un témoignage, je ne théorise pas. Juste une petite mise en scène de la problématique.

Expérience romanesque 08. 2007. *La dernière fille avant la guerre*. Contexte : une commande. Réflexe : une vérification. Collection Naïve Cessions, un espace à contraintes, 128 pages, un thème : rapport au rock mis en fiction. Recherche : le dédoublement du je. Il y a la voix de Chloé mais aussi celle d'Anne. Anne : mon deuxième prénom. C'est la voix de l'ancien Moi du dedans, celui de l'adolescence, de l'époque où je vouais un culte à Indochine. Indochine, le sujet. L'autofiction : le motif. Tenter une variation et une scénographie. Autofiction = une possibilité d'incarner la psychose, voire la schizophrénie.

Parfois c'est la fiction qui se trouve en amont, en amont de la vie. Parfois la vie subit, se retrouve modifiée. La fiction lui impose expérience et démarche. Mises en situations, implication du corps, actions volontaristes. J'investis temporairement des lieux, des formes, des territoires. voire même des espaces sociétaux.

J'en appelle aux exemples, aux livres que je commets. Roman : œuvre d'imagination en prose, assez longue, qui présente et fait vivre dans un milieu des personnages donnés comme réels, fait connaître leur psychologie, leur destin, leurs aventures. C'est ce que dit le

Petit Robert. J'œuvre pour contrer le destin, et vivre des aventures. Je choisis le milieu que je vais infiltrer, ensuite en fait connaître sa psychologie. Pour ça, seule l'immersion s'avère une technique viable.

Expérience romanesque 04. 2004. *Corpus Simsi*. Devenir avatar virtuel, se dissoudre chair pixels dans un jeu vidéo. Se souvenir de Guy Debord : « Dans le monde réellement renversé, la vrai est un moment du faux ». Se faire Sims et se jouer, pour s'écrire par la suite sur de nouveaux supports.

Expérience romanesque 06. 2005. *Les juins ont tous la même peau*. Profiter d'une commande sur mon rapport à Vian pour me rendre sur sa tombe, y inciter le récit. Amorcer un rituel fictif de sorcellerie, le reproduire dans la vie. Invoquer l'esprit de Vian et celui du nénuphar. S'écrire en marge de cet échec.

Expérience romanesque 07. 2006. *J'habite dans la télévision*. Patrick Lelay : « ce que nous vendons à Coca-Cola, c'est du temps de cerveau humain disponible ». Comprendre physiquement en quoi cela consiste. Durant 22 mois, se livrer au grand flux de la télévision. Observer les changements, les modifications du corps et de la pensée. S'écrire dans ce réel qui nous fictionnalise. Se réapproprier sa propre narration.

Il ne s'agit plus d'utiliser des matériaux vécus, mais de les provoquer. Injecter de la fiction dans le cours de la vie, pour modifier celle-ci et faire que l'écriture devienne concrètement un générateur de fiction dans le réel. Vivre des expériences, pas que les raconter. Se prendre comme propre cobaye, que le corps lui aussi se retrouve impliqué. L'autofiction chez moi : une expérience totale. Un mode opératoire et une finalité.

Parfois dans mon cerveau les fictions qui ont cours s'entremêlent aux synapses, je ne sais plus du tout m'écrire dans le réel, je ne sais plus m'écrire, à peine me supporter. Mes textes prophétisent l'épisode psychotique qui ne va pas tarder, je m'amorce en syndrome de déréalisation. Il n'y a plus de mots, il n'y a plus de phrases, juste des apparitions de mon père dans le couloir, des hallucinations où le miroir reflète ma décomposition. Lorsque dans le quotidien le réel s'éloigne trop, la vie s'empare de moi. Elle revêt une blouse blanche et refuse mon statut de personnage de fiction. Elle m'entraîne à Sainte-Anne, dans le même pavillon. L'internement apprend au Je à s'écrire autrement, à contrer les ficelles de sa pathologie. Le Je se douche à la Bétadine et enfile un pyjama bleu. Des semaines durant, parfois des mois, il se fond dans le peuple de l'hôpital psychiatrique. S'écrire durant un internement influe sur la structure de Je, qui, en ces instants, est friable, éclaté, souvent perdu de vue.

De fait.

Expérience romanesque 05. 2004. *Certainement pas*. Cluedo grandeur nature dans un hôpital psychiatrique. Tous les personnages sont coupables d'avoir assassiné leur propre conscience, leur éthique. La folie est leur châtement, à chacun sa pathologie. C'est un objet

ludique, expérimental, politique. Où l'autofiction semble discrète. Il y a la voix officielle de la narratrice omnisciente, une incursion épistolaire entre les personnages de fiction syndiqués et le personnage de fiction Chloé Delaume, et c'est à peu près tout. Pour qui n'a pas les clefs. Chaque personnage incarne une personne réelle, y compris moi, dans certains cas. Le Je se fragmente, se dissémine, est toujours là. La fin de l'ouvrage le rappelle, le lecteur peut croire très longtemps qu'il a affaire à un roman de facture classique, hors la structure. S'écrire est difficile quand on ignore de quoi est constitué le Moi qui réside en mon corps.

Néanmoins.

Jusqu'ici c'était simple, quel que soit l'exercice. La vie et l'écriture ne s'entredévoraient pas, elles se nourrissaient mutuellement. Je m'écrivais tranquillement, dans mes livres ou en creux de la fiction collective. Avec des mots, des gestes, des actions, même, parfois. Puisque l'autofiction, c'est la seule discipline qui permet de ne jamais se voir écrit par d'autres. Jusqu'ici c'était simple, et puis.

Ce juin, un tout premier problème. Fiche 14. Expérience romanesque 10. 2008. *Dans ma maison sous terre*. Sera publié chez Fiction & Cie, au Seuil, en janvier. Chantier qui mêle une trame autofictive à des éclats de fiction. Promenade dans un cimetière, à chaque mort son chapitre, son chant et sa musique, musique composée par Aurélie Sfez, qui sera téléchargeable sur le site de la collection. Je suis guidée par Théophile, un personnage créé de toutes pièces, avec quelques bouts de moi dedans. Fil conducteur : la question de mon identité, liée à un secret de famille.

Chapitre Carrelage. Extrait, pluriel.

1. « Théophile a promis : nous irons à la morgue. C'est écrit première page, ça ne peut qu'arriver. Hors chapitre, Théophile a aussi ajouté : nous contacterons bientôt un thanatopracteur et assisterons tous deux à une préparation. Une préparation de corps, c'est ça dont j'ai besoin. Un corps inconnu et tout froid, un corps réduit à sa seule viande, qui puerait à m'en donner le haut-le cœur. Parce qu'on ne peut simuler les torsions intérieures, pour que mes mots soient justes je me dois d'y aller.

C'est ce que j'explique en vain au Docteur Lagarigue, qui me répond j'en fais une contre-indication. Son bureau est plus grand depuis qu'elle est médecin-chef, mais soudain le plafond me semble bas et lourd à m'en broyer le crâne. Sa bouche distinctement prophétise des cauchemars, et le retour vivace des hallucinations. Elle dit : tout remontera. Et elle entend par tout la tête trouée du père qui me guette au couloir, le miroir qui reflète ma peau creusée de vers blancs, les nuits où je déterre maman, maman qui n'est plus rien *qu'un horrible mélange d'os et de chairs meurtris et traînés dans la fange*. Elle redoute mes songes autant que mes éveils, affirme me protéger par cette interdiction.

C'est mon premier dilemme, l'écriture ou la vie, elles se retrouvent distinctes jusqu'à confrontation. Poursuivre ma démarche, conserver ses principes quitte à mettre en péril ma propre santé mentale. Voilà ce que je devrais faire. Parce que j'affirme m'écrire, mais que je me vis aussi. Je ne raconte pas d'histoires, je les expérimente toujours de l'intérieur. L'écriture ou la vie, ça me semble impossible, impossible de trancher, c'est annuler le pacte. Vécu mis en fiction, mais jamais inventé. Pas par soucis de précision, pas par manque d'imagination. Pour que la langue soit celle des vrais battements de cœur. »

2. « L'écriture ou la vie. Je réponds l'écriture. Mais est-ce que l'écriture peut survivre à un épisode psychotique ? Chaque livre en précède un, inscrivant mot à mot ses propres modalités. Je ne sais déjà plus qui je suis, et la crise ne va pas tarder. »

3. « Pour la énième fois, ce soir, je suis absente. L'écriture ou la vie. Je choisis l'écriture. Parce que je n'ai pas le choix, mais peut-on le comprendre, comprendre que j'ai besoin de mettre les mains dans la mort ? Je n'ose pas le lui dire, au Docteur Lagarigue, comme je n'ose pas en parler à Igor. Je dis : le thanatopracteur, c'est une mauvaise idée. Je joue les raisonnables. Parce que j'ai peur, bien sûr. J'ai peur que tout remonte car jadis *j'ai tout vu. Tout. Rien inventé.*

J'ai peur, donc je déserte. C'est une constatation. L'écriture ou la vie, je viens de choisir la vie, mais devrai-je dire : de force. Parce que je suis trop faible, trop faible pour l'écriture. Théophile a promis : nous irons à la morgue, et je l'ai fait mentir. Je n'ai pas le droit de voir des morts. J'obéis. J'ai moins peur. Je ne suis pas soulagée.

Je perds toute légitimité. L'écriture ou la vie. La vie, pas l'écriture. Accepter qu'il y ait une limite, valider la notion de limite. Faire le deuil de l'immersion totale. Ne jamais assister aux thanatopraxies, ne jamais vivre l'instant décrit. Alors, pourquoi, pourquoi le décrire ? Parce que je refuse de m'en amputer. »

Fin des extraits. Dans mon laboratoire, cet été, un échec. Je n'ai pas pu me construire un nouveau souvenir, or j'en avais besoin pour ma trame narrative. J'ai failli au principe *Tout vu. Rien inventé.* Depuis les alambics chuchotent mon impuissance, dans les tuyaux de verre il se forme des grumeaux, le liquide qui décante semble désormais impur. S'écrire n'est pas possible à la syllabe près, s'écrire, en vérité, je n'ai pas le mode d'emploi. Juste une caisse à outils, un soma déficient, de l'opiniâtreté. C'est pour toutes ces raisons que mon intervention ne peut être qu'un témoignage. Je ne suis pas en mesure de vous apporter plus, moi qui redoute depuis d'être dans l'usurpation.

J'affirme : je m'écris, mais tant de paramètres s'appliquent à m'échapper. S'écrire, c'est s'abroger des fictions collectives, la psychiatrie aussi est censée en être une. Relire *l'Histoire de la folie à l'âge classique* de Foucault, c'est aussi décrypter des décennies de fictions médicales. Se plier aux directives de ma psychiatre, c'est plier sous le joug d'une fiction extérieure, qui se veut supérieure mais ne peut m'apporter aucune preuve établie de son autorité.

S'écrire, pourquoi, comment. Avec de la fiction, du vécu, mais quoi d'autre ? Autofiction = une somme d'ingrédients. A moi d'élaborer une recette inédite, où le Je est à une sauce qu'ignorait le palais. Qu'importe que les goûteurs n'apprécient pas le civet, mon but n'est nullement de ravir les estomacs. J'ai pour seul objectif la variation d'un genre via mode combinatoire. Autofiction + x = ?.

Parfois mon équation peut se complexifier, je tente de créer de l'autofiction génétiquement modifiée. Faire un objet hybride, qui écrirait le Je en lui faisant incarner le plus de strates possible. Auteur, narrateur directif, personnage, lecteur. Une forme d'autofiction interactive, qui se jouerait sur et à plusieurs niveaux.

Expérience romanesque 09. 2007. *La nuit je suis Buffy Summers*. Aspect : un livre-jeu, un livre dont vous êtes le héros. A la lecture, un livre-jeu, une autofiction dont vous êtes le héros. Dans la pâte, 550 g de fan fiction.

La fan fiction, qu'on appelle aussi fanfic, est une fiction écrite par un fan d'une série télévisée, d'un film, d'un dessin animé, d'un livre ou d'une bande dessinée, à partir de l'univers et / ou des personnages de l'œuvre dont il est adepte.

La nuit je suis Buffy Summers reprend l'univers et les personnages de la série télévisée de Joss Whedon, *Buffy The vampire slayer*. A chaque génération sa Tueuse. Seule, elle devra affronter les vampires, les démons et les forces du mal. Elle s'appelle Buffy. Dans l'épisode 17 de la saison 6, *Normal again*, l'héroïne se fait piquer par un monstre, le venin lui provoque des hallucinations. Sa réalité bascule, elle se retrouve en alternance à Sunnydale et dans une chambre de l'hôpital psychiatrique de Los Angeles. Le scénariste fait une proposition, le temps d'un épisode : depuis le début de la série, les aventures de Buffy Summers ne sont que le fruit de la schizophrénie d'une adolescente internée, qui se crée dans le crâne un monde qu'elle contrôle et dont elle est la toute puissante héroïne.

La nuit je suis Buffy Summers se déroule dans ce même hôpital, bien des années après. Le lecteur est invité à jouer l'histoire, en effectuant des choix narratifs et des jets de dés. Toute lecture est une partie. En début de partie, il doit donner un nom à l'héroïne du récit. Ce nom peut-être le mien. En remplissant la fiche personnage, si le lecteur inscrit Chloé Delaume, il joue une partie non plus seulement fictionnelle, mais autofictionnelle. De l'intérieur.

Le lecteur ne vit plus une expérience de livre-jeu traditionnel. Il n'a plus affaire à une fiction fantastique dont vous êtes le héros, ni à une fanfic interactive. Il n'est plus une jeune femme sur les pas de la Tueuse dans un hôpital psychiatrique. Il ne joue plus à vivre une fiction mais une autofiction. Il joue à être Chloé Delaume. Il peut être le Je, un Je dont la cartographie des rêves est identique chaque nuit, un Je qui se débat dans le phantasme et la paranoïa, un Je qui se dédouble, mais un Je si total qu'on dit au lecteur : vous.

S'écrire, Je élastique. Au point que le lecteur fait plus qu'un simple transfert, il entre dans le Je, devient le Je, un point c'est tout. Prendre l'autofiction comme matériau maniable, explorer sa structure, tenter de la développer, de lui faire prendre des formes un peu inattendues. Ecrire le Je, toujours, mais l'écrire autrement. Sans garantie de résultat, juste pour le plaisir d'essayer.

Dans mon laboratoire, je cherche des outils pour produire de l'autofiction. Les outils autres que l'écriture, des outils plus technologiques. La musique électronique, internet, les jeux vidéo.

Je compose de l'autofiction expérimentale. Comme sur un piano préparé, j'altère le timbre du Je en plaçant divers objets dans ses cordes. Elles sont sensibles, quoi qu'on leur ajoute, ça résonne. Parfois ça fait de la musique, parce que les mots ne suffisent pas. Ainsi se font mes pièces sonores, et la plupart de mes performances. S'écrire par-delà le papier, proposer à l'autofiction d'investir d'autres territoires.

Chaque livre est un chantier, il arrive qu'il soit plus qu'un ensemble de pages. S'écrire se fait alors avec des sons. Approche contemporaine ; lignées : poésie sonore et musique électronique. Outils : logiciels, samples, claviers, micro.

La nuit je suis Buffy Summers connaît ainsi une extension de quatre courtes pièces sonores, disponibles sur la toile. Des pièces autofictives, qui creusent d'étroits tunnels vers mon Je qui s'écrit dans le livre en filigranes.

J'habite dans la télévision a été au centre d'un cycle de douze performances, à chaque fois inédites. La lecture s'effectuait doublée d'une bande-son, réalisée à partir de boucles électroniques, de cuts de *Videodrome* de David Cronenberg, et d'extraits du flux de la télévision. Le roman, conçu en parallèle des performances, comporte un chapitre qui renvoie à une pièce sonore disponible sur mon site. Elle représente un enregistrement de l'intérieur de mon cerveau soumis à sa mise en disponibilité par la télévision. Faire entendre comme le Je se trouve parasité en employant une forme alternative d'écriture, cette fois-ci musicale. En profiter pour rendre le lecteur actif, lui faire taper une url quand vient le chapitre concerné. Prouver que l'autofiction est un genre si vivace qu'il germe sans besoin de police Garamond.

Dans ma maison sous terre, un cas particulier. Un livre dont les chapitres renvoient à des pièces sonores. Parmi elles, un exercice. Via une méthode qui mêle numérologie et musicologie, composition de mon thème musical. Chloé Delaume, ça fait Do la ré sol mi Ré mi ré la mi mi mi. Faire de l'autofiction en mode éolien, et proposer un Je qui soit une ritournelle.

Musique et poésie sonore, chercher encore d'autres supports, fouiller dans la boîte à outils. Ratisser les zones en jachère, les territoires non exploités. S'écrire comment, puisqu'aujourd'hui.

J'en appelle à l'exemple de *Corpus Simsi*. Expérience romanesque 04, 2004. Durant deux ans, avant le livre, un cycle de travail. Explorer le rapport de la fiction au virtuel, travailler sur le jeu vidéo en tant que territoire d'investigation poétique, effectuer une variation sur la notion d'autofiction.

J'ai dit : chaque livre, un épisode. Celui qui précédait *Corpus Simsi* était *La Vanité des Somnambules*. Il s'achevait sur une déflagration. Chloé Delaume, personnage de fiction, se retrouvait expulsée de son corps hôte. Le Je réel et le Je fictif ne pouvait plus cohabiter. Pour que ma fiction se poursuive, il me fallait un autre médian, un autre médian que le corps ; un autre média que le réel. Mon choix s'est porté sur *Les Sims*, jeu de simulation de vie créé par Will Wright, et développé par les studios Electronic Art. Sous forme d'avatar, le Je y devient un personnage de jeu vidéo formaté, soumis à d'autres règles que celles du monde physique, où la fiction s'avère moins souveraine qu'elle y paraît.

Le chantier a donné lieu en amont à une dizaine de performances, où le Je s'écrivait par d'autres biais que les mots. Au texte lu s'ajoutait de la musique électronique, et des saynètes réalisées en live avec le jeu *Les Sims*, projeté sur écran. Mise en scène de mon double pixelisé dans des situations diverses, concrètes ou symboliques. Projection du Je virtuel, interaction avec le Je réel. Mise en abîme possible par la technologie.

Mon avatar a été mis à cette époque en téléchargement sur mon site internet. Depuis, les joueurs de Sims peuvent m'intégrer à leur partie, me jouer, m'incarner à leur tour. Plus de deux cent personnes se sont procuré mon personnage, certains m'ont envoyé des captures d'écran, comme traces de mon intégration à leurs propres fictions. D'autres que moi m'écrivent, une facette de mon Je se promène actuellement dans d'autres ordinateurs que le mien, vivant des aventures dont je n'ai aucune idée. Permettre au Je de devenir une donnée collective, un support de fiction où chacun peut s'identifier à sa manière faisait partie du processus.

Un blog, journal intime du Je devenu personnage du jeu, a été tenu durant une saison. Mon avatar livrait son quotidien et ses réflexions relatives à son statut de personnage de jeu

vidéo. C'était un Je particulier qui s'écrivait chaque jour, le Je d'un personnage fictif infiniment proche de mon Moi.

Le livre *Corpus Simsi* a été réalisé au terme de l'expérience, et propose sous la forme texte / images une variation ludique du genre autofictif.

Dans mon laboratoire, il y a une fenêtre qui l'ouvre sur le monde. Cette fenêtre a pour nom Remarques & Cie. Il s'agit d'une rubrique sur mon site internet, où je consigne pêle-mêle petites notes de lecture, remarques personnelles, comptes rendus des travaux en cours. S'écrire, ça peut passer par là, puisqu'il s'agit de s'écrire pleinement, tout le temps, partout où cela peut être possible.

S'écrire ne relève pas d'une démarche narcissique, n'en déplaît à tous ceux qui voient dans le genre autofictif la marque d'un ego en mal d'épanouissement. Déployer un Je-monde ne veut pas dire consigner ses petites anecdotes, ni verser uniquement dans l'auto-thérapie. Même s'il va de soi que la psychanalyse ne peut être étrangère à cette discipline ; creuser en soi, pleines mains, fait partie intégrante de la pratique de l'autofiction.

User de la fiction pour construire, reconstruire, le passé le présent signifie rester maître de son propre destin. Contrer Parques et fatum, se redresser par le biais des techniques narratives. Ne jamais filer doux, tisser son quotidien. Dire non, rester debout. Se réapproprié sa propre narration existentielle, utiliser la langue pour parer aux attaques rampantes et permanentes issues du Biopouvoir. Position verticale, riposte politique.

Pratiquer l'autofiction revient à dire : le roman de ma vie, je peux le transformer dès le prochain paragraphe, je peux le modifier et modifier le monde dans lequel je m'inscris. C'est à moi que revient la responsabilité du chapitre en cours.

Face à l'autofiction, le lecteur ne peut pas juste se divertir, il ne peut être détourné des préoccupations qui doivent rester pour lui les plus fondamentales. Même s'il s'identifie, il est en parallèle actif, invité à lui-même savoir où est son Je, comment il se positionne et comment il défend l'intégrité de son individualité dans une société qui sait en aplanir toutes les aspérités pour mieux la contrôler.

Autofiction collective. Qu'à l'instar de mon Je chacun s'écrive en marge de la fiction collective qui porte une majuscule et de toutes ses petites sœurs qui sont propre à chacun. S'écrire c'est dire je suis et c'est moi qui maîtrise le récit où je me trouve. Tout du moins dans la mesure de mes capacités.

Je m'appelle Chloé Delaume, je suis un personnage de fiction. De l'écriture de soi, je n'ai pas de mode d'emploi, juste quelques petites pistes que je viens d'exposer. Ce n'était qu'un témoignage. Je vous remercie tous de l'avoir écouté.